

Comment les certitudes mènent au fanatisme

Dans *«la Passion de l'incertitude»*, **Dorian Astor**, grand spécialiste de l'œuvre de Nietzsche, fait l'éloge du doute contre les germes de l'intolérance et du dogmatisme. Entretien

Propos recueillis par RÉMI NOYON

Radicalisme religieux, haine sur les réseaux sociaux, propos à l'emporte-pièce contre à peu près tout et son contraire... Nous avons ce sentiment étrange de vivre à la fois sous le joug de certitudes dogmatiques et sous la contrainte d'une incertitude radicale (à quoi ressembleront les fêtes de Noël ? les prochaines décennies ?). Pour approcher ce paradoxe, nous avons rencontré le philosophe et ancien chanteur d'opéra Dorian Astor dans un café parisien, avant qu'il ne reparte pour le sud de la France, où il habite dans un village près de Béziers. Ses propos, sous-tendus par sa lecture intime de Nietzsche, font du bien dans un moment si crépusculaire.

Nous étouffons, écrivez-vous, sous la «puissance coercitive des certitudes»...

Le désir de certitude, comme tout désir, n'a rien de mauvais en soi. C'est la certitude qui consolide un individu ou une culture, permet de tracer un chemin dans l'équivocité du monde. «Voici la formule de notre bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un but», écrivait Nietzsche. L'incertitude, elle, assouplit ce qui s'est cristallisé, ouvre le champ des possibles ; elle est du côté de la crainte, de l'intranquillité, mais aussi de la curiosité et de la découverte. Ce sont les deux pôles entre lesquels la vie oscille. On le pressent, il y a là une question de dosage, de *pharmakon*.

Dans mon livre, qui est une sorte de traité des passions, j'ai essayé de repérer les pentes glissantes, les dérives. Quand le remède devient-il poison ? Il y a des pathologies de l'incertitude, lorsque le moteur de l'individuation se brise et nous empêche de croître : il n'y a plus de résolution, même temporaire, du chaos pulsionnel. Mais il y a aussi des pathologies de la certitude ; et elles me semblent davantage marquer notre époque écrasée par les convictions aveugles et les opinions trop assurées.

Comment la certitude devient-elle pathologique ? Je distingue deux types de certitudes. Les premières se construisent patiemment, à travers des « processus de certification », dont l'établissement des connaissances scientifiques est un modèle. Un scientifique commence par des intuitions, parfois folles, à partir desquelles il bâtit des hypothèses. Il y a de l'expérimentation, des controverses, puis du consensus, une institutionnalisation et, enfin, de possibles et lentes remises en question, des changements de paradigmes.

«IL Y A DES CERTITUDES QUI REFUSENT TOUT COMPROMIS. DES CERTITUDES QUI S'AFFIRMENT D'UN COUP, COMME UNE DÉCHARGE D'ÉNERGIE, UNE PRISE DE POUVOIR RADICALE, VIOLENTE.»

C'est ce que le philosophe et sociologue Bruno Latour appelle le « *constructivisme des faits* ».

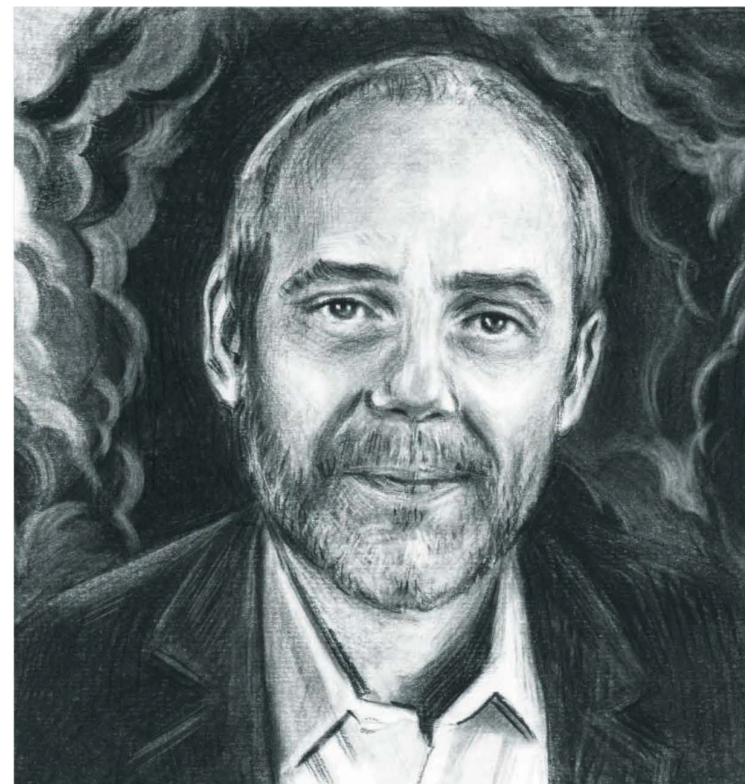
Et puis il y a des certitudes qui refusent tout compromis avec la méthode. Des certitudes qui s'affirment d'un coup, comme une décharge d'énergie, une prise de pouvoir radicale, obsessionnelle et violente. « C'est ainsi », « je le sais », « j'en suis certain ». On pense bien sûr aux opinions tranchées sur les réseaux sociaux, mais aussi à la foi, religieuse ou idéologique. Ces certitudes, qui cherchent à s'imposer, peuvent aller jusqu'aux formes les plus sanglantes de fanatisme. Le préjugé identitaire, l'enchaînement aux causes, l'obsession de système font proliférer la douleur bien davantage que toutes nos incertitudes réunies. Pour prévenir ce raidissement, il faut flairer l'origine du désir de certitude, surveiller son intensification et sentir ce qui est détruit dans ce qui est affirmé.

On a pourtant beaucoup dit que notre époque était celle de la fin des dogmes et des idéologies.

Si c'était le cas, nous nous retrouverions dans cette hypothèse qui était celle de Nietzsche : Dieu est mort, les valeurs se sont effondrées. Or, de toute évidence, les valeurs au nom desquelles on tue, exploite, humilie et détruit sont toutes bien vivantes (mais aussi, heureusement, celles au nom desquelles on aime, protège, admire et construit). Toutes ces idoles se dressent devant nous, nues, grotesques,

mais toujours agissantes. Ce qui est nouveau, peut-être, c'est que l'on découvre que nous ne partageons pas tous les mêmes valeurs. Bravo, quelle découverte ! On nous parle de « relativisme », avec les mots de Dostoïevski : si Dieu est mort, tout est permis. Non, au contraire : c'est Dieu qui permet, c'est parce que l'on se réfère à une valeur que l'on s'autorise à faire quelque chose. Un fanatique s'autorise de ses dogmes délirants pour tuer. Plutôt que dans le nihilisme ou le relativisme, nous sommes plongés dans une période très archaïque : nous agissons en fonction de fantômes venus des arrière-mondes. Y compris le fantôme du réalisme, le *no alternative* de Thatcher, qui est devenu la règle générale du monde globalisé. Un ami ultralibéral me dit : « *Je ne suis pas ultralibéral, je suis réaliste.* » Typique. Le réalisme, le fait accompli, l'inéluctabilité sont devenus des dogmes.

Vous vous revendiquez du « perspectivisme », l'idée qu'il n'y a pas de vérité sans point de vue. Ce courant de pensée est parfois accusé d'avoir ouvert la voie à la « post-vérité ».



L'esprit libre et critique, ce que Nietzsche appelait « *l'école du soupçon* », s'est cassé la gueule. Ce qui était une très saine méfiance – la remise en question des énoncés et des autorités – est devenu un réflexe pavlovien, conditionné, dont le complotisme est le plus pur avatar. Les tenants du complot sont des psychopathes de la critique. Devenue pathologique, cette méfiance immédiate s'est déconnectée des lents processus de certification que j'évoquais. Aujourd'hui, ce qui nous manque, c'est le *devenir* des certifications. La méthode critique est affaire de temporalité : or, de nos jours, la remise en question est instantanée, butée, sans dialogue. Il faut dire que, de l'autre côté, tout exercice de pouvoir nous tombe sur la tête comme une vérité révélée. On le voit en politique : les dirigeants préfèrent mentir que trahir leur incompetence. Au moins, leur « pensée complexe » ne trompe plus grand monde. En réalité, nous ne sommes pas dans une ère de « post-vérité » mais de « post-mensonge » : plus personne ne croit aux mensonges. En revanche, et c'est le tragique

Philosophe, DORIAN ASTOR est l'auteur de plusieurs livres, dont « la Détresse du présent » (Gallimard, 2014) et « Deviens ce que tu es » (Autrement, 2016). Il publie aujourd'hui « la Passion de l'incertitude », aux Éditions de l'Observatoire.

antiques : ni oui ni non, nous dit-il, ce n'est pas une affirmation, c'est une faiblesse de la volonté incapable d'évaluer. Il faut que la vie trouve la puissance d'affirmer. L'« *ultime scepticisme* » nietzschéen, c'est l'affirmation de l'équivoque, le maintien des contradictions, car toute univocité est injuste et violente. Oui et non, ceci et cela, ainsi et autrement : ce que Deleuze appelait des « *synthèses disjonctives* ». C'est le pluralisme que je défends.

Je me référerais ici à la philosophe Isabelle Stengers et à la façon dont elle travaille à « *l'articulation du sens commun et de l'imagination* ». Des choses différentes importent à différents êtres et à différentes cultures. Cette altérité est irréductible, mais nous avons tous un point commun : des choses nous *importent*. L'imagination, c'est être capable de comprendre que « ce qui importe » aux autres est réel. La valeur et le fait sont toujours articulés. Il y a de la foi dans toute connaissance, et inversement. On ne peut pas opposer leurs croyances et *notre* savoir. L'anthropologie contemporaine le comprend peu à peu. Le pluralisme de « ce ➤»

➔ qui importe » nous oblige à des négociations, de la diplomatie. Le problème est que tout le monde lutte contre les illusions des autres sans être capable de lutter contre les siennes. A la guerre de tous contre tous, il faudrait pouvoir substituer la guerre contre soi-même.

Mais que devient la science dans cette « pluralisation » ?

Un fait est objectif précisément parce qu'il a été établi, construit comme *fait*. C'est la méthode de la science, sa temporalité, son pluralisme qui lui donnent sa valeur et la rendent plus désirable que le délire. Questionner la position de surplomb de « la Science » (en fait une dérive scientiste) ne revient pas à mettre sur le même plan un astrophysicien et un platiste, un biologiste et un créationniste... Le *savant* entoure ses assertions du plus de soins possible : il aime pouvoir s'expliquer. Il a besoin de contradicteurs. Il aime ses résultats comme ses enfants : incertain de leur viabilité et de leur croissance, de leur épanouissement et de leur succès à venir. A l'inverse, le *croyant* entoure ses assertions du moins de soins possible, il déteste s'expliquer, il vénère la certitude des causes. Il a besoin de l'impatience ou de l'intolérance de ses contradicteurs pour justifier sa propre brutalité.

Vous aimez à dire que « ce n'est pas la vérité qui est relative », mais que « c'est le relatif qui est vrai ».

Il me semble que ce qui doit être affirmé, c'est l'interaction, l'interrelation constitutive de toutes choses. Une certitude, c'est-à-dire l'affirmation de la puissance d'une évaluation pour le vivant qui la produit, doit être évaluée à cette aune. Est-elle capable d'affirmer sa relation vivante avec d'autres certitudes divergentes, ou cherche-t-elle à être *ab-solue*, c'est-à-dire séparée, dégagée de tout lien ? Concrètement : clôt-on la discussion ? Ecrase-t-on ses opposants ? Ce que je défends est moins un relativisme qu'un « relationnisme ». La menace climatique nous invite, par exemple, à repenser notre façon de regarder les existants, notre manière d'être au monde en relation avec eux.

Face à la crise climatique, tout se passe cependant comme si nous étions incapables d'agir réellement, pris dans une forme d'apathie collective. Est-ce là une pathologie de la certitude ?

Oui. Nous sommes coupés du caractère civilisateur de la construction du savoir. Nous opposons instinctivement des fantasmes, des craintes, des dénis, à des choses qui sont construites et qui s'adressent à notre intelligence, à notre esprit critique. Cela rompt le lien essentiel entre connaître et agir, entre le savoir et l'éthique. Cette rupture est l'effet paralysant et aveuglant d'un vertige. Une amie philosophe me dit souvent que nous vivons une époque un peu semblable au XVII^e siècle, de raison et de dogme, de normes et de durcissements, mais aussi de vertige inquiet face à l'infini. L'homme du XVII^e siècle s'est vu pris entre deux infinis : l'infiniment petit révélé par les microscopes et l'infiniment grand révélé par les télescopes. Le centre est partout,

**“À L'INVERSE
DU SAVANT, LE
CROYANT DÉTESTE
S'EXPLIQUER,
IL VÈNÈRE
LA CERTITUDE
DES CAUSES.”**

la circonférence nulle part. De la même façon, plus notre volonté de maîtrise tente de verrouiller les portes de l'infini, plus elle les ouvre ; s'y engouffrent les passions et la foi, la violence et l'angoisse. Il nous manque presque un Pascal ou un Leibniz de notre temps pour penser l'articulation du fini et de l'infini, qu'on affirme leur incommensurabilité comme le premier ou leur continuité comme le second : deux manières de surmonter le conflit tragique entre foi et savoir.

Quel rôle jouent les réseaux sociaux ?

Nous avons toujours vécu dans des forêts de signes. Mais les réseaux sociaux, et internet en général, nous connectent en permanence à une multiplicité infinie de signes : comment digérer cela ? Une partie de cette profusion est triée, filtrée, par des algorithmes qui ne nous sont pas toujours visibles, et qui écrasent l'incertain sous le probable. Mais la manière pulsionnelle dont nous sélectionnons reste chaotique. Le monde est très équivoque, ce qui est aussi beau qu'effrayant, mais nous ne savons pas, ou de moins en moins, traiter l'information

(déterminer des formes au sein d'une multiplicité). C'est inquiétant, parce que cela soumet la vie et la pensée à une véritable entropie.

L'utilisation du « big data » et l'intelligence artificielle peuvent-elles réussir à chasser l'incertitude ?

C'est le fantasme de la réduction totale de l'incertain par le calcul. Un délire de toute-puissance et d'omniscience auquel personne ne croit réellement mais qui a de prodigieux effets économiques. Ce n'est pas un hasard si le transhumanisme fleurit lui aussi dans la Silicon Valley : on tente d'y abolir le temps et la mort, comme l'algorithme tente d'abolir l'infini et

l'incertain. La Raison, disait Nietzsche, est comme une toile d'araignée jetée sur le monde : assez souple pour résister aux courants, elle quadrille le monde comme un prédateur son territoire de chasse. Mais sa volonté de puissance la rend mégalomane. Aujourd'hui, le calcul, cette arme merveilleuse de la raison, se retourne contre nous et trace une ligne d'abolition.

Quel regard portez-vous sur les chaînes d'info continue ?

Il y a quelque chose de l'arène romaine dans ces studios où l'on jette des lions, des gladiateurs et des taureaux : aucun ne combat de la même manière, chacun pour une cause différente, et souvent à armes inégales. Il s'agit de sauver sa peau. Par là, on maintient les « derniers hommes » éveillés, mais sous hypnose. On le sait depuis Guy Debord : les médias assurent le Spectacle. Le paradoxe de ces chaînes, c'est qu'elles remplissent des heures et des heures d'antenne avec une ou deux vagues infos remâchées à l'infini et que, pourtant, personne n'a le temps de rien dire. Pour assurer l'effet hypnotique, les « modérateurs » ont besoin d'une certitude par seconde et du conflit permanent. Ils ne supportent pas qu'un invité puisse répondre : « Je n'ai aucune certitude. » Rien n'est plus beau que cette incertitude se glissant sur un plateau télé. ■